

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 66.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

23 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les
dépêches télégraphiques suivantes :

Lausanne, 22 février.

Un meeting de 500 citoyens a eu lieu
ici. On y a voté une adresse conçue en
termes chaleureux, en faveur du Dane-
mark.

Francfort, 22 février.

M. de Beust vient d'arriver ici, revenant
de Würzburg et retournant à Dresde.
La conférence des ministres a commencé
ses réunions le 18 et les a terminées le
19. Tous les ministres étaient repartis de
Würzburg, le 20.

New-York, 12 février dans l'après-midi.

Les avis du théâtre de la guerre ne
signifient aucun fait important.

Sleswig, 21 février.

Cent hommes du corps des pionniers ont
commencé la démolition des fortifications
du Dannewerk qui doit être poussée très
rapidement. Ils sont aidés dans ce travail
par 300 ouvriers ordinaires.

Zurich, 22 février.

Une convention en dix articles, fixant
d'une manière exacte la nouvelle frontière
franco-suisse dans la vallée des Dappes,
sur la base du traité du 8 décembre 1862
et des Conférences des commissaires nom-
més par les deux gouvernements, a été
signée le 18 par le ministre des affaires
étrangères de France M. Drouyn de Lhuys
et par le ministre de Suisse à Paris, M.
Kern.

New-York, 12 février.

Les communications sont coupées entre
Knoxville et Cumberland-Cap. Les confé-
dérés continuent leurs démonstrations
contre Newbern.

Les avis du Mexique, venus par la
Havane mentionnent le bruit que Juárez
aurait donné sa démission en faveur
d'Ortega. Après un autre bruit, Ortega,
Vidanni et Doblado se disposaient à don-
ner leur adhésion à l'empire.

L'empire avait été proclamé à Potosi.
Les français avaient occupé Campêche le
4 février.

Würzburg, 22 février.

La Gazette de Würzburg donne les
nouvelles suivantes :
La conférence des ministres a adopté la
proposition de la Saxe. La conférence

s'est mise d'accord sur la conduite à tenir
dans le cas où les deux grandes puis-
sances allemandes voudraient soustraire
par la force le Holstein à l'autorité de la
Diète. Elle a décidé de n'adhérer à aucun
arrangement de nature à léser le droit des
Duchés, en déclarant que la Diète seule
avait pouvoir pour résoudre la question de
succession. La conférence a résolu enfin
de garantir le Holstein par un nouvel en-
voi de troupes fédérales et de préparer une
mobilisation.

Londres, 22 février.

D'après des avis de Lisbonne, le comte
Avile serait nommé ministre plénipoten-
tiaire de Portugal à Paris. Le vicomte
Paiva serait transféré de Paris à Madrid
et le duc de Saldhana de Rome à Londres.

Plymouth, 21 février.

Le bruit court qu'une corvette et deux
canonnières prussiennes doivent arriver,
ici, de la Méditerranée pour protéger les
navires allemands.

Le projet de loi sur les coalitions.

Voici le texte du projet de loi portant
modification des articles 414, 415 et 416
du code pénal relatifs au délit de coalition :

ARTICLE UNIQUE.

Les dispositions des articles 414, 415 et
416 du code pénal sont modifiées comme
il suit :

Art. 414. — Sera puni d'un emprison-
nement de six mois à deux ans et d'une
amende de 500 francs à 5,000 francs :

1^o Quiconque, par manœuvres coupables,
dons ou promesses ayant ce caractè-
re, menaces, violence ou autres moyens
d'intimidation, aura provoqué ceux qui
font travailler les ouvriers à former ou à
maintenir une coalition tendant à forcer
l'abaissement des salaires ;

2^o Quiconque, par les mêmes moyens,
aura provoqué les ouvriers à former ou à
maintenir une coalition ayant pour but
de faire cesser en même temps de tra-
vailler, interdire le travail dans un at-
elier, empêcher de s'y rendre avant ou après
certaines heures, et, en général, de sus-
pendre, empêcher ou encherir les travaux.

L'emprisonnement sera de deux à cinq
ans, et l'amende de 1,000 à 10,000 fr., si
les provocations ont été suivies d'effet.

Art. 415. — Seront punis d'un emprison-
nement de six jours à trois mois et
d'une amende de 16 fr. à 3,000 fr. les di-
recteurs d'atelier ou entrepreneurs d'ou-
vrage et les ouvriers qui, de concert, au-
ront prononcé des amendes autres que

celles qui ont pour objet la discipline inté-
rieure de l'atelier, des défenses, des inter-
dictions, en toutes proscriptions sous le
nom de damnations ou sous quelque qua-
lification que ce puisse être, soit de la
part des directeurs d'atelier ou entrepre-
neurs, soit les uns contre les autres.

Dans le cas prévu par le paragraphe
précédent, les chefs ou moteurs seront
punis d'un emprisonnement de six mois à
deux ans et d'une d'amende de 500 fr. à
5,000 fr.

Art. 416. — Les auteurs des provoca-
tions prévues par l'article 414, si elles ont
été suivies d'effet, et les chefs ou promo-
teurs, dans le cas prévu par le paragraphe
1^{er} de l'article 415, pourront, après l'ex-
piration de leur peine être mis sous la
surveillance de la haute police pendant
deux ans au moins et cinq ans au plus.

Ce projet de loi a été délibéré et adopté
par le Conseil d'Etat, dans sa séance du 4
février 1864.

Le ministre président le Conseil d'Etat,
Signé : ROULAND.

Danemark.

L'invasion du Jutland par les Austro-
Prussiens s'est bornée jusqu'à présent à
l'occupation de Kolding. On assure que
l'armée allemande n'ira pas plus loin pour
le moment. Une dépêche venue de Berlin
annonce même que les troupes austro-
prussiennes ne sont retirées de Jutland.

Le Berlingske de Copenhague, du 17,
publie en extenso le règlement du blocus,
en date du 13 février. Jusqu'au 1^{er} avril
il y a saisie provisoire des navires
ennemis qui se trouvent dans les ports
du Danemark. Leur lest ou chargement
pourra être transporté, moyennant une
lettre de franchise, dans des ports non
bloqués, en supposant la réciprocité ac-
corder. La feuille danoise publie aussi les
règles à suivre pour la capture des navires
ennemis ou suspects et les conditions rela-
tives au blocus. Celui-ci existe dès que
les ports sont bloqués par un ou plusieurs
navires de guerre, de telle sorte que les
navires marchands ne puissent ni entrer
ni sortir sans un risque évident d'être
capturés. Les commandants des navires
chargés du blocus doivent sommer immé-
diatement les navires neutres qui se trou-
vent dans les ports bloqués, de déclarer
dans quel délai ils pourront quitter ces
ports.

Le blocus sera déclaré jeudi pour tous
les ports orientaux du Holstein et du
Sleswig à l'exception de Neusadt.

Monsieur Eugène d'Arnoult, correspon-
dant de la Patrie, qui, comme nous l'avons
dit, avait été arrêté en Schleswig, vient
d'être mis en liberté sur les représenta-
tions du consul français. M. d'Arnoult a,
adressé à la Patrie une lettre dont nous
extrayons les passages suivants :

Hambourg, 20 février.

Du théâtre de la guerre, rien de nou-
veau ; un armistice, ou plutôt une trêve,
qui n'est pas celle de Dieu, est tacitement
établi entre les armées alliées et les
Danois ; de part et d'autre, l'on se tire
bien çà et là un coup de canon de temps
en temps, comme pour se rappeler qu'on
est en présence, mais c'est tout. Ce siège
de Düppel, que les Prussiens, en quittant
Flensburg, regardaient comme déjà fait,
traînera en longueur, peut-être même ne
le fera-t-on pas. En effet, il paraît certain
que l'armée allemande, au lieu de se
heurter contre la formidable fortification,
tournera la position, c'est-à-dire qu'elle
essayera, pendant que quelques batteries
canonnières Düppel, de passer le canal
d'Alsen.

Il vient de se passer à Rendsbourg un
petit fait qui, une fois de plus, montre
combien est grande chez les habitants
l'hostilité contre la Prusse.

Un bataillon prussien est arrivé pour
occuper la ville, contrairement à la con-
vention qui veut que les troupes austro-
prussiennes ne fassent que passer sur le
territoire des Duchés, sans avoir le droit
d'occuper aucun point en dehors des en-
droits où l'on se bat. Le droit d'occu-
pation appartient aux seules troupes de la
Diète, c'est-à-dire aux Saxons et aux Ha-
novriens. Donc un bataillon prussien ar-
rivant à Rendsbourg, avec l'intention vi-
sible de s'y installer, puisque les soldats
ne portaient pas au bras la bande blanche,
signe distinctif pour la bataille, les habi-
tants se portèrent à l'hôtel-de-ville et dé-
clarèrent qu'ils ne logeraient aucun soldat.

Le bourgmestre fit part de cette résolu-
tion au commandant prussien. Celui-ci
répondit que si l'on ne délivrait pas
de billets, il allait donner l'ordre à ses
soldats de prendre des logements par
force. Devant cette menace, et pour éviter
un conflit auquel peut-être les troupes
saxonnes auraient pris part contre les
Prussiens, les habitants se sont résignés à
loger les soldats qui se présenteraient. Un
autre bataillon étant arrivé après celui-ci,
la protestation a été faite ; cette fois les
soldats ont reçu des billets de logement,
mais sans signature.

Un journal de Kiel écrit ceci : « Espé-
rons qu'enfin le bund (gouvernement de la
Diète) reprendra en Allemagne le rang et
l'autorité qui lui appartiennent et qu'il
enverra des soldats allemands qui sauront
faire courber la tête aux arrogants satelli-
tes de la Prusse. »

En Schleswig, administrativement, les
choses ne vont guère mieux que dans le
Holstein ; l'ex-prefet de police de Berlin,
M. Sedlitz, trouve le moyen de méconten-
ter tout le monde ; c'est l'homme des pe-
tits expédients. Cela réussit quelquefois.
A Flensburg, où la population est dano-
ise, le fiasco du fonctionnaire prussien
est si complet, qu'il va quitter cette ville
pour revenir à Schleswig. Il y a d'ailleurs
maintenant à Flensburg un commissaire
autrichien, homme humain, juste, sérieux.

Un autre haut personnage autrichien
dont l'éloge est dans toutes les bouches à
Flensburg aussi, est le général Gablentz.
Un mot vous le fera connaître. Il y a quin-
ze jours, soixante-cinq Danois, prisonniers
des Autrichiens, furent mis en liberté ; le
général voulut lui-même leur dire adieu
au chemin de fer. « Vous allez retourner
dans vos familles a-t-il dit aux prison-
niers, restez-y paisiblement ; comme gage
de votre parole, je ne vous demanderai
pas même votre main, car je sens les bat-
tements de votre cœur. » A ces paroles,
prononcées en allemand, l'émotion se pei-
gnit sur tous les visages, et de nombreux
hourrahs saluèrent le brave général.

La conférence de Würzburg a eu pour
résultat ce que l'on avait prévu. Loin
d'obéir aux injonctions du général Man-
teuffel, le premier ministre du roi de Saxe,
M. de Beust a proposé et fait adopter par
les Etats secondaires allemands, des réso-
lutions énergiques contre les empiète-
ments de l'Autriche et de la Prusse. Après
quelques objections présentées par les re-
présentants de Wurtemberg, de Nassau
et de Saxe-Meiningen, nous dit le *Botschaf-
ter*, le projet de convention rédigé par le
ministre saxon, M. de Beust, a été adop-
té. On était, en outre, d'accord que la cap-
ture de navires allemands, par les Danois,
impliquait la guerre entre la Diète ger-
manique et le Danemark et qu'aucune
action ne devait avoir lieu en dehors de
celle de la Diète. La *Gazette de Würz-
bourg*, complétant ces indications, ajoute
que la conférence s'est mise d'accord
sur la conduite à tenir, dans le cas où les
deux grandes puissances allemandes vou-
draient soustraire par la force le Holstein
à l'autorité de la Diète. Elle a décidé de
n'adhérer à aucun arrangement de nature

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 24 FÉVRIER 1864.

— N° 6. —

BLEND A

CHAPITRE V.

(Suite).

— Cependant nous avons encore deux
rixdales. La servante du bateau à vapeur
ne sera donc pas privée de son pourboire.

— Mais je ne comprends pas...

— Tu pensais, interrompit Blenda, que
personne ne pourrait être généreux, si ce
n'est le prévôt et le commissaire, qui nous
donneront de quoi vivre à bord ! Mais,
quand je fis mes adieux au pasteur ad-
joint, ce bon vieillard me remit ces deux
rixdales en me glissant à l'oreille : « C'est
si peu de chose, mon enfant, que je le
donne à toi-même. »

— Vois si le bonheur n'est pas toujours
avec nous ! Je vais commander immédia-
tement le thé ; — ce sera un délicieux

(*) Reproduction interdite.

repas ! Et enfin le paquebot arrivera. »

Malheureusement, pas de nouvelles du
paquebot...

Les deux pauvres dames, qui avaient
pris leur thé depuis longtemps, prêtèrent
l'oreille tantôt à la fenêtre, tantôt du côté
de la chambre du comte, où régnait un
profond silence, et puis elles tremblaient
que la servante ne vint enfin pour prépa-
rer leurs lits.

Et celle-ci arriva, en effet, portant deux
paires de draps.

M^{me} Emerence lui déclara qu'elles n'o-
saient point se coucher.

— Oh ! dit-elle, la mine refrignée et
d'un ton méprisant, il n'y a pas, sans
doute, plus de danger pour ces dames que
pour tous les autres étrangers qui atten-
dent !

— N'importe, répondit M^{me} de Kühlen
avec humeur et en rougissant, on est bien
libre de faire à sa guise.

— Comme il vous plaira ! répliqua la
fille de ce ton impertinent qui exprime si
bien les pensées de ces gens-là quand ils
jugent à qui ils ont affaire, suivant leur
manière de voir.

— Oh ! quelle humiliation ! murmura
Blenda.

En ce moment il se fit du bruit dans la
salle : c'était leur voisin qui rentrait.

— Monsieur le comte commande-t-il
quelque chose ? demanda la fille d'un ton
tout différent de celui de tout à l'heure.

— Rien ! » répondit une voix brève, et
le comte entra dans son appartement.

Toutefois il ne resta pas dans la chambre
voisine de celle de nos dames.

La servante tourna encore quelque
temps dans la salle, et M^{me} Emerence ne
dédaigna pas de prêter l'oreille.

Quelqu'un ne tarda pas à rentrer.

« Le comte est horriblement sec ce soir.

— Pensez-vous, Christine ? répondit le
domestique ; je ne l'ai pas trouvé autrement
qu'à l'ordinaire, mais peut-être était-il
fatigué d'avoir couru à la recherche de... »

Si M^{me} Emerence avait pu voir le mou-
vement qui accompagna ces paroles, elle
aurait remarqué une main qui s'étendait
de son côté.

« Ah ! ah ! » répondit Christine, il a en-
tendu parler de notre belle demoiselle ?

— Le lieutenant qui l'avait vue sur l'es-
calier, donna aussitôt l'alarme au camp.
Mais je crois... (ici plusieurs mots échappé-
rent à l'oreille de M^{me} Emerence) les
mit sur une fausse trace. »

En ce moment on cria d'un autre côté :
« Christine ! Christine ! » et le conciliabule
fut dissous.

« Il n'y a rien au-dessus des voyages !
dit madame Emerence. Mais je ne sais ce
que je ne donnerais pas pour comprendre
comment il est parvenu à se débarrasser
du lieutenant ! Ce qu'il y a de certain,
c'est que ce n'est pas le comte qui a été
mis sur une fausse trace. Ces butors de
domestiques ne savent jamais rien avec
exactitude ! »

Sur ces entrefaites, Blenda s'était en-
dormie dans un coin du sofa, et sa mère,
riche d'espérances, ne tarda pas à en faire
autant dans l'autre, et à rêver de tous ses
châteaux en Espagne.

— Vers trois heures l'hôtel s'anima.

Le Riksdagsman vint annoncer à nos
dames que le paquebot était arrivé et re-
partirait dans une heure.

Elles quittèrent leur chambre de mau-
vaise humeur et fatiguées.

C'était un bruyant va et vient, et l'on
n'entendait que les portes s'ouvrir et se

fermer ; l'appartement du comte restait
seul silencieux.

En traversant la salle et en jetant un
dernier regard vers la chambre occupée
par son voisin, Blenda ne put se défendre
d'un sentiment d'espoir déçu, de... elle ne
savait pas bien de quelle sorte de plaisir.

Cependant, lorsqu'elle fut dehors, le
temps, devenu calme et beau, et la vue
du remarquable bateau à vapeur sur le-
quel elle allait faire un long voyage, don-
nèrent une toute autre direction à ses pen-
sées, lesquelles subirent bientôt un plus
grand changement encore par ses adieux
au Riksdagsman, qui furent pour elle
comme une nouvelle séparation de ses
foyers, un nouvel adieu au tombeau de
son père, au parterre, aux pigeons, à la
paralytique Brigitte et au piano, au piano
chéri ! Oh ! pouvait-elle espérer de chanter
encore l'air du « chevalier Egbert Mon-
tabor ? »

Impossible à Blenda de retenir ses lar-
mes au moment où la machine fut mise
en mouvement et où le paquebot quitta le
rivage.

Debout à côté de sa mère, dont les re-
gards se portaient partout avec curiosité,
elle dirigeait les siens vers la rive d'où
elles s'éloignaient. Et voyez ! — tout à
coup ils rencontrèrent un objet dont la
vue lui fit tomber le rouge au visage, tan-
dis qu'un gracieux sourire relevait encore
la beauté de ses lèvres.

C'était l'étranger qu'elle avait rencontré
la veille.

Il se tenait seul un peu à l'écart. S'aper-
cevant qu'il avait éveillé l'attention de
Blenda, il ôta son chapeau et la salua
avec respect.

Nos dames ne descendirent qu'une
heure après à leur cabine, et, quoique le

numéro fut sur la porte, elles crurent
s'être trompées quand elles virent sur la
table un magnifique bouquet de fleurs
toutes fraîches et un paquet de livres.
Mais, en s'approchant de la table, elles
reconnurent qu'il n'y avait pas d'erreur,
car le paquet était à l'adresse de :

« Mademoiselle Blenda de Kühlen. »

Elles firent venir la fille et la question-
nèrent.

« Ces objets, leur dit-elle, ont été ap-
portés, avant votre arrivée à bord, par un
jeune monsieur qui a les cheveux bruns,
mais je ne sais pas son nom. »

CHAPITRE VI.

Le bonheur de Blenda de se voir en
possession d'une bibliothèque entière —
car impossible à elle de ne pas qualifier
ainsi la réunion de six ouvrages différents
— fut loin d'être amoindri par la façon
mystérieuse et délicate dont elle lui avait
été offerte, et le beau bouquet, au déli-
cieux parfum, raviva le souvenir, plus
délicieux encore, de son intéressant ren-
contre de la veille.

Cette rencontre était pour notre petite
héroïne de roman un épisode vraiment
inépuisable ; elle se réjouissait même de
ne pas le voir se poursuivre dans la réalité,
ce qui lui procurait l'avantage de le filer à
sa guise et de lui donner un dénouement
selon son cœur.

Nous ne parlerons pas du triomphe de
M^{me} Emerence : n'avait-elle pas dit d'avance
que les aventures pleuraient sur elles !

Il restait encore à examiner les valeurs,
c'est-à-dire les romans. Sa mine s'allongea
considérablement quand elle se mit à en
étudier les titres :